



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes

1810.

Cervantes Saavedra, Miguel de

PARIS

Chap. VI. Du grand examen que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de notre gentilhomme.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78743](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-78743)

CHAPITRE VI.

Du grand examen que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de notre gentilhomme.

LE chevalier dormait encore. Le curé pria sa nièce de lui ouvrir promptement la chambre où étaient les livres. La nièce et la gouvernante ne se firent pas presser. Elles accompagnèrent maître Nicolas et le curé, qui trouvèrent, rangés avec soin, une centaine de gros volumes bien reliés, et beaucoup d'autres plus petits. La gouvernante sortit, et revint tenant à la main une tasse pleine d'eau bénite : Monsieur le licencié, dit-elle, commencez, croyez-moi, par bénir la chambre, de peur que quelqu'un des enchanteurs dont tous ces livres sont pleins ne nous ensorcelent, pour se venger de ce que nous allons faire. Le curé, riant de sa bonne foi, pria maître Nicolas de lui donner les volumes un à un, afin de voir si, dans le nombre, il n'y en avait point qu'on pût

épa
de
mon
les
feu
avis
vou
I
le v
fait
sur
che
suis
com
répo
moi
pou
soy
le su
le fil
nant
dans
Com
de
fami
rayon
Rein

épargner. Non, non, s'écriait la nièce; point de grâce pour aucun. Tous ont fait du mal à mon oncle, il faut tous les jeter par la fenêtre, les ramasser en tas dans la cour, et mettre le feu par dessous. La gouvernante était de cet avis; mais le curé n'y consentit point, et voulut au moins visiter les titres.

Le premier que maître Nicolas lui remit fut le volumineux *Amadis de Gaule*. Ceci semble fait exprès, dit le curé; on m'a toujours assuré qu'*Amadis* avait été le premier livre de chevalerie qu'on ait vu paraître en Espagne. Je suis d'avis de le condamner, sans examen, comme chef d'une aussi mauvaise secte. Non, répondit le barbier; c'est, je vous assure, le moins ennuyeux de tous, et je demande grâce pour lui. A la bonne heure, reprit le curé, ne soyons pas trop sévère. Quel est cet autre qui le suit? — *Esplandian, fils d'Amadis*. — Oh! le fils ne vaut pas le père. Madame la gouvernante, ouvrez la fenêtre, et qu'*Esplandian* vole dans la cour, pour servir de base au bûcher. Comment nommez-vous le suivant? — *Amadis de Grèce*; et tout ce rayon me paraît de la famille des *Amadis*. — Eh bien! que tout le rayon aille dans la cour, sans regretter *la Reine Pintiquiniestre et le Berger Darinel* avec

ses fades églogues. La gouvernante et la nièce, qui ne demandaient que la perte de ces pauvres innocens, les firent voler avec grande joie.

Passons à ces gros billots, dit le curé; leurs noms, s'il vous plaît? — *Olivantès de Laura*, et puis *le Jardin de Flore*, et *Florismarte d'Hircanie*, et *le Chevalier Platir*, et *le Chevalier de La Croix*..... A la cour, à la cour, madame la gouvernante; ces messieurs ne valent pas la peine que nous instruisions leur procès. — Voici *le Miroir de la Chevalerie*. Je le connais, reprit le curé; c'est là qu'on voit Renaud de Montauban et ses amis, tous grands voleurs de leur métier; et les douze pairs de France, et les fidèles annales de l'archevêque Turpin. Je suis d'avis de ne les condamner qu'au bannissement perpétuel, par la raison qu'ils ont fourni le sujet des poèmes du Bayardo et de l'Arioste. Quant à ce chaste Arioste, si je le trouve en italien, je ne puis le traiter avec trop de respect; mais s'il s'avise de parler une autre langue que la sienne, je ne lui ferai point de grâce. Malheur à tous ses traducteurs. Malgré leurs efforts, malgré leur génie, ils sont et seront toujours trop au-dessous de l'original. Que tenez-vous là, monsieur le

barbier? — *Palmerin d'Olive*, et *Palmerin d'Angleterre*. — Donnez l'Olive à la gouvernante, et conservons l'autre avec soin; d'abord parce que l'ouvrage est bon, ensuite parce qu'un savant roi de Portugal passe pour en être l'auteur. — Que prononcez-vous sur *don Belianis*? — Un plus amplement informé, en gardant prison chez vous jusqu'à ce qu'on l'ait abrégé des deux tiers. Quant au reste de ces gros volumes, sans nous fatiguer à les voir, livrez-les à madame la gouvernante.

Celle-ci ne se le fit pas dire deux fois; elle les prit à brasse-corps, et les jeta par la fenêtre. Un d'eux s'échappa de ses mains, et vint tomber auprès du barbier, qui le ramassa et lut : *Histoire du fameux Tyran Le Blanc*. Comment ! s'écria le curé, Tyran Le Blanc est ici ! donnez-le-moi, mon compère, c'est un trésor de gaieté. C'est là qu'on trouve le *chevalier don Kyriè éléison*, et les maximes commodes de la demoiselle *Plaisirs de ma vie*, les jolis tours de la veuve *Reposée*, les amours de l'impératrice avec son jeune écuyer. Dans ce livre, au moins, les chevaliers mangent, dorment, vivent et meurent comme les autres hommes. Je n'en aurais pas moins envoyé l'auteur aux galères pour avoir écrit sérieusement et de bonne

foi ce qui me fait rire dans son ouvrage, mais gardez-le, maître Nicolas, et lisez-le quand vous voudrez vous divertir.

J'aperçois, continua-t-il, beaucoup de petits volumes qui doivent être des poésies. Justement! voici *la Diane* de Montémayor. Je crois, sauf meilleur avis, que nous pouvons sauver ceux-là. Ce sont des livres d'amour, de galanterie, de bergerie, qui ne sont pas d'un grand danger. Pardonnez-moi, s'écria la nièce; je vous conseille de les brûler aussi, car, si mon oncle revient de sa maladie de chevalier, et qu'en lisant ces livres-là il lui prenne fantaisie de se faire berger, d'aller courir les prés en jouant de la flûte ou de la musette, vous conviendrez que nous n'en serons guère mieux: et ce serait bien pis, ma foi! s'il allait se faire poète; folie qu'on dit être la plus dangereuse et la plus incurable de toutes. C'est fort bien vu, reprit le curé, il n'y aura pas de mal d'ôter cet écueil à notre ami. Cependant je ne puis me résoudre à brûler *la Diane* de Montémayor; et si l'auteur voulait bien en retrancher la magie et les grands vers, je lui laisserais l'honneur d'être le premier ouvrage de ce genre. Quant à ses continuateurs, livrez-les à madame la gouvernante, en conservant le

seul Gil-Polo. Voici, lui dit le barbier, un roman intitulé : *Les dix livres de Fortune et d'Amour*, par *Antoine de Lofraste*, poète sarde. Ah ! par les ordres que j'ai reçus, reprit le curé, je ne connais pas de livre plus amusant. Donnez-le-moi, mon compère ; je vous jure que j'aurais vendu ma soutane pour l'acheter. — Et *le Pasteur d'Hibérie*, *les Nymphes de l'Hénarès*, *le Remède de la Jalousie* ? — A madame la gouvernante ; et finissons, car il est tard. — Voilà *le Chansonnier de Maldonado*, et *le Trésor des poésies diverses*. — Plus ces trésors-là sont grands, et moins ils ont de valeur. Gardez-le, si vous voulez, pour le diminuer beaucoup. — Et *la Galathée de Michel de Cervantes* ? Qu'en ferez-vous ? — Doucement, mon cher compère ! ne badinons pas, s'il vous plaît. L'auteur est mon intime ami ; de plus il est bien malheureux. Son ouvrage n'est pas sans mérite ; il est vrai qu'il commence beaucoup d'histoires et qu'il n'en finit aucune. Il faut attendre, pour le juger, la seconde partie qu'il a promise. J'espère qu'il se rendra digne de la miséricorde dont j'use envers lui. Mettez-le de côté, maître Nicolas ; j'ai mes raisons. — Nous avons ici *l'Araucana de don Alonzo de Ercilla*, avec *l'Austriade de*

Jean Rufo, et le *Montserrat de Christophe de Virués*. — Ces trois ouvrages, dit le curé, sont ce que l'Espagne a de mieux en vers héroïques. Ce sont les seuls que nous puissions opposer aux poèmes des Italiens. Gardez-vous bien de les livrer à madame la gouvernante. Pour tout ce qui reste, je le lui abandonne, car je commence à être fatigué.